

aux nouveaux Berlinois: le *Lokal-Anzeiger* se présente comme un quotidien bon marché, clair, concis, pratique, apolitique. S'attirant rapidement les faveurs des annonceurs, Scherl s'adresse à des consommateurs pressés auxquels il fournit plutôt des informations que des commentaires et qu'il atteint en mettant en place un dense réseau de distribution (*Zeitungs-frauen*, kiosques dans les stations de métro, vendeurs de rue). Le *Morgenpost*, lancé en 1898 (400 000 exemplaires vendus en 1914), se veut encore plus berlinois, montrant la ville »comme elle sent et pense, comme elle travaille et rêve, comme elle souffre et aime«. Mais au contraire de Scherl qui tend à défendre les vues conservatrices de ses clients, Ullstein adopte des positions progressistes qui soulignent la montée en puissance de la social-démocratie. Scherl et Ullstein changent la nature de l'information, en suscitant l'événement par le reportage. *BZ am Mittag* co-finance en 1908 la course automobile New York-Paris; le *Morgenpost* organise en 1909 de vol d'un Zeppelin.

Berlin a la plus forte densité de journaux en Europe: 93 paraissent chaque semaine. L'extension du réseau des trams (empruntés chaque jour par plus d'un million d'habitants) entraîne un essor simultané de la presse quotidienne. Le Berlinois – tel le Franz Biberkopf de *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin pour qui le texte social a perdu toute cohérence – lit son journal dans le tram. Le journal se fait le guide d'une ville confuse, à la physionomie mouvante qu'observent Mark Twain, Walther Rathenau ou Karl Scheffler. Pour ce dernier, le destin de Berlin consiste »à devenir toujours et n'être jamais«. Berlin sert de représentation spatiale au déracinement moderne. L'imaginaire du Berlin impérial se développe autour de certains lieux, en particulier *Friedrichstraße* et *Potsdamer Platz* où circulent en une heure, en 1905, 1750 véhicules de toutes sortes.

Le flâneur devient la figure emblématique de la modernité urbaine que reflète à son tour la presse et qui inspire un genre littéraire auquel s'essayent Joseph Roth, Kurt Tucholsky, Walter Benjamin et Franz Hessel. Selon ce dernier, »flâner est une manière de lire la ville«. Et Siegfried Kracauer compare la vie à Berlin à la lecture du journal. La ville moderne est bien plus un processus permanent qu'un lieu défini, »une gigantesque structure improvisée«, selon Scheffler. C'est ce qui explique le rapport si particulier que Berlin entretient avec l'histoire.

Cyril BUFFET, Paris

Wolfgang KRUSE (Hg.), *Eine Welt von Feinden. Der Große Krieg 1914–1918. Mit Beiträgen von Christoph CORNELISSEN, Wolfgang KRUSE, Susanne ROUETTE, Bernd ULRICH, Jeffrey VERHEY und Benjamin ZIEMANN*, Frankfurt (Fischer Taschenbuch Verlag) 1997, 254 p.

S'il existe un art de la biographie, peut-il également exister une touche particulière qui pourrait donner à un manuel d'histoire un intérêt autre que technique? Cet ouvrage en est sans doute la preuve car les auteurs ne se sont pas contentés de faire un catalogue des thèmes majeurs servant de base à l'étude multiforme de la Première Guerre mondiale.

Les deux premiers chapitres, consacrés à »l'impérialisme et la politique de guerre« et à un thème – placé d'ailleurs sous un générique inutilement complexe – concernant les systèmes politiques des trois principaux belligérants et leurs économies de guerre, ouvrent déjà sur une vision élargie de cette problématique. Bien des points de vue déjà anciens sont bousculés et la comparaison quasi directe, immédiate qu'en permet leur lecture place en évidence les conséquences considérables provoquées par les systèmes politiques inhérents aux belligérants. Ceci concerne également les domaines coloniaux français, allemands et britanniques avec l'exploitation brutale de leur potentiel humain. Leurs conséquences sur le développement des modes de vie de ces populations, dont l'étendue a été longtemps occultée, ou ignorée, reçoit ici une attention qui est la bienvenue. Mais ce sont surtout dans les chapitres suivants, qui abordent ce que l'on pourrait classer dans les catégories sociales, psycholo-

giques – l'histoire des mentalités – et culturelles, que les auteurs de ce manuel montrent le modernisme de leur approche. Certes, il ne suffit pas de jouer à l'iconoclaste et en l'occurrence, Wolfgang Kruse, l'auteur principal de cet ouvrage, ne tombe pas dans ce piège en montrant que l'histoire culturelle de la Grande Guerre pouvait enfin être soumise à une analyse débarrassée d'une mythologie née inévitablement des bouleversements extraordinaires qu'a connus la civilisation. Mettre en parallèle dans ces domaines si complexes les comportements des sociétés allemande, française et britannique sous le choc de la guerre, et leurs réactions, méritait d'être mis en exergue.

Cet ouvrage est-il destiné en premier lieu aux étudiants en histoire ou, pourquoi pas, à certains de leurs maîtres? En tout cas, la bibliographie internationale utilisée permet aux uns, comme aux autres, de sortir de sentiers qui ont été trop souvent battus et devrait surtout permettre d'aller encore plus avant dans des territoires encore insuffisamment défrichés.

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Holger H. HERWIG, *The First World War. Germany and Austria-Hungary, 1914–1918*, London (Arnold) 1997, XIX–490 S. (Modern wars).

Die Kriegsführung der Mittelmächte im Ersten Weltkrieg ist von der angelsächsischen Forschung bisher eher am Rande behandelt worden. Mit seiner umfassenden Darstellung über Deutschland und Österreich-Ungarn von 1914 bis 1918 wendet sich der kanadische Historiker daher vor allem an englischsprachige Leser. Zentraler Gegenstand seines Werkes, das aufgrund der ausgebreiteten Materialfülle über Strategie und Taktik, Aufmarschpläne, Ausrüstung, Bewaffnung, Versorgung, Befestigungswerke usw. durchaus Züge eines Handbuchs aufweist, sind die Landoperationen der deutschen und der k.u.k.-Armeen an allen großen Fronten des Kontinents. Die chronologische Darstellung wird von zwei Kapiteln unterbrochen, die sich mit der Mobilisierung der Heimatfront bzw. dem Kampf der Bevölkerung ums nackte Überleben auseinandersetzen. Die zahlreichen vom Autor ausgewerteten und zitierten Quellen vermitteln dem Leser ein erschreckendes Bild vom unheilvollen Wüten einer Kriegsmaschinerie, die in nur wenigen Jahren die sozialen Strukturen Europas auflöste und die Selbstzerstörung des Kontinents herbeiführte. Vom »Kult der Offensive« und der Erwartung auf einen kurzen und siegreichen »Feldzug« geblendet, verschlossen sich die Militärs nach den ernüchternden Rückschlägen des Jahres 1914 der Einsicht, daß eine Fortsetzung des Krieges sinnlos geworden war. Falkenhayns Feststellung im November 1914, daß nach dem Scheitern des Schlieffen-Plans ein militärischer Sieg nicht mehr zu erreichen sei, blieb weitgehend folgenlos.

Die vorliegende Darstellung, die auf einer gründlichen Kenntnis der umfangreichen Spezialliteratur und intensiven Archivstudien in Freiburg, München und Wien basiert, begnügt sich allerdings keineswegs mit der Schilderung der militärischen Ereignisse. Vielmehr umkreist der Autor ständig die Frage, welche Faktoren für die militärische Niederlage des Deutschen Reiches verantwortlich waren. Wenngleich die organisatorischen Leistungen des deutschen Generalstabs, die Kampfkraft und Disziplin der Armeen auch von Herwig betont werden, so kritisiert er zugleich verhängnisvolle Fehleinschätzungen sowie taktische und strategische Irrtümer der militärischen Führung (Ausführung des Schlieffen-Plans, Verdun, uneingeschränkter U-Boot-Krieg, Frühjahrsoffensive 1918). Vor allem Ludendorffs militärisches Können und intellektuelle Fähigkeiten seien oftmals überschätzt worden. Seine Expansionspolitik im Osten führte zudem dazu, daß die OHL zur Absicherung der Ostgebiete eine Million Soldaten in Rußland belassen mußte, die an der Westfront dringend benötigt wurden.

Darüber hinaus sei es der 3. OHL nicht gelungen, mit dem »Hindenburg-Programm« von 1916 die demographischen und materiellen Ressourcen Deutschlands vollständig zu